Document généré le 12 oct. 2024 00:58

XYZ. La revue de la nouvelle

La revoilà, quel bonheur !

Jean-Paul Beaumier

Numéro 134, été 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/88157ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Beaumier, J.-P. (2018). La revoilà, quel bonheur ! *XYZ. La revue de la nouvelle*, (134), 54–59.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La revoilà, quel bonheur !

Jean-Paul Beaumier

> Dessous le cœur bat si fort que ça peut faire un peu mal.
>
> Annie Saumont, « Genèse »

Mes recueils de nouvelles d'Annie Saumont sont maintenant classés par date de parution. La liste est fermée. Annie Saumont est décédée le 31 janvier 2017 à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Un recueil posthume est sans doute envisageable, cela ne change rien à la chose. Bien qu'elle ait publié quelques romans, à la demande de ses éditeurs, son œuvre est avant tout consacrée à la nouvelle. Lorsque son premier roman a été pilonné, elle n'en a été nullement malheureuse. C'est elle-même qui me l'a confié. Il ne s'agissait pas d'un grand secret, plutôt de la confirmation qu'il valait mieux s'en tenir aux choses sérieuses. J'ironise, c'est certain, pour lui tirer un sourire moqueur là où elle se trouve maintenant. Qu'un si beau parterre de pétunias recouvre ou non ses cendres, elle restera bien vivante dans la mémoire de ses lecteurs, comme dans la mienne.

Nous n'étions pas ce qu'il est convenu d'appeler des amis, ce qui ne nous empêchait pas d'échanger à l'occasion des vœux et nos recueils accompagnés d'une brève appréciation. À cet égard, sa générosité aura été plus grande que la mienne, plus prolifique à tout le moins. J'étais chaque fois heureux de recevoir ses livres avec un mot de sa main. Les dédicaces qu'elle m'adressait lui ressemblaient : brèves, avec une touche d'humour qui trahissait son côté narquois. Ces choses-là ne trompent pas. « *La terre est à nous*, pas le Québec tout de même — amitiés, Annie » ; ou « *Koman sa sécri émé ?* comme ça se prononce » ; d'autres témoignaient d'une marque d'amitié : « En toute amitié, Annie », ou plus simplement « Jean-Paul/Annie ».

Un jour, elle avait porté à mon attention qu'un jeune auteur français avait ravi le titre de mon troisième recueil,

Dis-moi quelque chose. « Peut-être votre éventuelle protestation envoyée à l'éditeur lui apprendrait (il devrait le savoir !) qu'on doit s'informer avant de choisir un titre. » Telle était Annie Saumont : directe, sans complaisance, un brin malicieuse. Quelques mots suffisaient à livrer son message. Mes « histoires inventées » avaient su la toucher par leur retenue, par l'implacable dureté de la vie qui s'imposait parfois en contrepoint. Son encouragement m'avait permis d'espérer que je pouvais aussi, à ma façon, toucher des lecteurs. Tout au plus a-t-elle reçu trois de mes recueils, les deux derniers ne lui étant pas parvenus. J'ai sans doute trop tardé à les lui envoyer. Ce fâcheux retard aurait pu lui inspirer une nouvelle. À moins qu'elle n'ait eu la délicatesse de m'en laisser le soin. Avait-elle changé d'adresse ? Était-elle malade ? Annie Saumont était plutôt discrète, réservée.

Je me promettais toujours de lui rendre visite, rue des Gravilliers, à Paris, mais à chacun de mes brefs séjours je n'osais surgir à l'improviste. Nous en sommes restés à cette rencontre qui a eu lieu à Québec à l'automne 1997. Annie Saumont participait, pour la seconde fois, à la Rencontre internationale des écrivains, la vingt-deuxième, et *Nuit blanche* m'avait demandé de réaliser un entretien avec elle. La rencontre avait été chaleureuse, voire amicale. Pour pouvoir publier des nouvelles, qui demeuraient la forme littéraire qu'elle privilégiait et qu'elle n'a cessé d'explorer jusqu'à la fin, elle avait d'abord dû publier quelques romans, comme je l'ai mentionné. C'était le prix à payer. Mais on ne l'y reprendrait plus, m'avait-elle assuré, un sourire en coin. Par-dessus tout, elle aimait la nouvelle, un genre assez particulier, disait-elle. Rien ne doit être expliqué, l'auteur doit tout au plus faire voir et faire confiance à son lecteur. D'où, parfois, l'importance des blancs, des silences dans ses textes.

L'entretien s'était prolongé bien au-delà de l'heure convenue, Annie Saumont m'interrogeant à son tour sur mes projets, sur l'état de la nouvelle au Québec, le contexte et les conditions de publication. Ses propres ventes n'étaient guère meilleures que les chiffres que je lui avançais pour répondre

à ses questions, m'avait-elle avoué. Une large part de ses revenus reposait avant tout sur ses travaux de traduction. En plus d'avoir été la traductrice attitrée de John Fowles, d'avoir traduit des romans de V. S. Naipaul et de Patricia Highsmith, elle était l'auteure d'une nouvelle traduction de *L'attrape-cœurs* de J. D. Salinger.

Ce soir-là, j'étais allé l'entendre au Musée de la civilisation dans le cadre des activités de la Rencontre des écrivains. Je la revois encore attaquer son texte comme un sprinteur au départ d'une course. Sa prestation était tout aussi athlétique, sa préparation tout aussi soignée. Les gens présents étaient rivés à leur siège, happés par le tonus de cette petite dame qui livrait des textes coups-de-poing. Nous nous étions par la suite retrouvés sur les quais du Vieux-Port où s'était joint à nous mon ami Jean-Claude Dussault, qui participait également à la Rencontre des écrivains cette année-là. La nuit était calme et se prêtait à notre flânerie le long des quais. Nous admirions le reflet de la lune sur le fleuve lorsque nous avons soudainement relevé la tête au passage d'un voilier d'outardes qui menait un boucan d'enfer. Des retardataires en ce début de nuit, ou des invitées de dernière heure venues la saluer. Annie Saumont était ravie d'apercevoir des outardes avant son départ prévu le lendemain. Son visage s'est illuminé : son vœu se réalisait. Elle apercevait, grâce à la clarté de la lune, la blancheur et les formes longilignes de ces grands oiseaux qui s'éloignaient vers le Sud dans un tintamarre assourdissant. Une fois le voilier passé, nous sommes restés silencieux un long moment à scruter l'horizon. Quelquefois sur les quais, des miracles se produisent. En apprenant sa mort, je me suis revu sur ce quai en sa compagnie et celle de Jean-Claude, tous deux aujourd'hui disparus. Le passage des outardes me rappelle parfois cet instant de complicité.

Réservée, d'apparence frêle, lisait-on souvent à son sujet, Annie Saumont n'en était pas moins volontaire et déterminée, comme en témoigne l'œuvre qu'elle laisse et qui regroupe une trentaine de recueils de nouvelles. Elle qui n'hésitait pas à dire qu'écrire des nouvelles en France, c'était

l'assurance d'échapper à toute forme de célébrité, publiait bon an, mal an un nouveau recueil depuis qu'elle confiait ses manuscrits aux éditions Julliard. Nombre de ses recueils ont été primés au fil des ans, dont *Quelquefois dans les cérémonies*, qui lui valut le prix Goncourt de la nouvelle en 1981, *La terre est à nous*, Prix de la nouvelle de la ville du Mans en 1987, *Je suis pas un camion*, Grand Prix de la nouvelle de la Société des gens de lettres en 1989, *Les voilà, quel bonheur*, prix Renaissance de la nouvelle en 1994, *Un soir, à la maison*, Prix de la nouvelle de l'Académie française en 2004. L'extrait du poème reproduit en exergue de *Quelquefois dans les cérémonies* résume bien l'intention intrinsèque à la démarche que m'a toujours semblé adopter Annie Saumont : *Quelquefois dans les cérémonies/Je me dis/Et si tout à coup/Tous ces gens perdaient leurs habits/On y verrait plus clair* (Frank S.).

Lever le voile sur les blessures intimes, dévoiler des secrets, des vérités trop longtemps tues, tel était l'angle d'attaque le plus souvent privilégié par Annie Saumont. Sans compromis aucun au goût du jour, elle a poursuivi une œuvre unique qui redonnait la parole aux démunis, aux laissés-pour-compte. Les voix narratives qu'elle empruntait épousent tantôt le chuchotement pour mieux coller à la conscience de son personnage, tantôt le cri à peine retenu avant que la souffrance n'éclate au grand jour. De première importance, l'oralité dans l'écriture de ses textes reproduit fidèlement le contour des personnages, la tessiture de leur voix, leur vulnérabilité. Avant d'être la main qui écrit, Annie Saumont prêtait l'oreille à ses personnages.

Annie Saumont n'écrivait pas pour la galerie (elle était nouvelliste, ne l'oubliez pas). De son écriture, Josyane Savigneau écrivait dans *Le Monde* : « Il faut aimer la vie dans toute son horreur pour jouir pleinement des récits d'Annie Saumont. Il faut aimer les tensions, les extrêmes, il faut vouloir voir et vouloir savoir. Il faut désirer tout ce qui peut sauver du désespoir d'exister pour rien. Et ne pas craindre les cris, les chocs. »

Annie Saumont avait une parfaite maîtrise de la nouvelle. La forme brève, en ce qu'elle exige précision et sobriété, lui convenait plus que toute autre et elle n'aura eu de cesse de l'explorer sous ses multiples formes : juxtaposition de voix narratives, monologues, dialogues, actions laissées en suspens, arrêts sur image, confusion des repères temporels, récits brisés qui reproduisaient sans filtre et en temps réel le déroulement d'une action qui s'inscrivait parfois dans des époques et des lieux différents. Elle s'évertuait chaque fois à trouver la forme qui convenait et contenait son propos. Certaines nouvelles exigent du lecteur une attention de chaque instant, le point de vue narratif changeant parfois brusquement, sans avertissement, comme chez Cortázar, écrivain dont elle se réclamait. Le déroulement du récit est le plus souvent autre que linéaire, l'action amorcée avant même que la première phrase nous soit donnée. Le lecteur doit ici être actif et décortiquer avec soin les indices qui lui sont donnés. Rien n'est laissé au hasard dans cette écriture dépourvue d'artifice, qui tisse ses textes avec la patience et l'adresse de l'araignée en s'assurant qu'aucun fil ne dépasse, ne vienne rompre l'harmonie du motif. Lire une nouvelle d'Annie Saumont, c'est en quelque sorte accepter de traverser un champ que l'on sait miné. Chaque phrase est tendue comme un ressort et, au moment où on s'y attend le moins, *vlan !* elle nous décoche un coup droit au cœur. Annie Saumont cherche à nous faire voir les choses autrement. *Autrement*, sans doute un adverbe clé pour aborder son œuvre, y déceler toutes les subtilités qu'elle comporte. Sa démarche emprunte au félin la souplesse du déplacement, la rapidité de l'attaque.

De Cortázar, Annie Saumont disait aimer qu'il ait su révéler, voire insuffler le fantastique au cœur du quotidien. À sa manière, elle savait mettre en lumière ce qui se dissimule derrière les apparences, percer le côté lisse des choses qui masquent ce qu'on cherche à soustraire à la vue. En cela, elle partageait avec Raymond Carver, autre écrivain qu'elle affectionnait, une écriture plus corrosive qui correspondait sans doute davantage à sa propre vision du monde. D'un

recueil à l'autre, le lecteur reconnaît le ton particulier qui oscille entre la dénonciation, l'ironie, la tendresse et, dans les derniers recueils, l'humour. Annie Saumont va d'un texte à l'autre avec la même détermination, la même fougue, serais-je tenté d'ajouter, aiguisant ici son regard pour mieux dénoncer une injustice, adoucissant là le trait pour panser une blessure. Je l'imagine sans peine révisant chacun de ses textes avec le regard aguerri du traducteur, la discipline du maître d'école prêt à sévir pour chaque mot en trop. On a souvent dit d'Annie Saumont qu'elle avait privilégié le monde de l'enfance, jusqu'à ce qu'elle parodie elle-même le constat avec le titre de l'un de ses recueils : *Moi les enfants j'aime pas tellement*. C'est porter là un jugement hâtif et réducteur (d'autant que dans ce dernier cas, ce sont avant tout les enfants qui clament cette affirmation !). Cela tient peut-être au fait, pour revenir à l'exergue de *Quelquefois dans les cérémonies*, que les enfants se revêtent moins souvent des habits de l'habitude, du paraître et du mensonge. Annie Saumont pouvait ainsi plus rapidement mettre le doigt sur des situations qui valaient à ses yeux d'être mises à nu et révéler ce qui, dans les comportements que nous adoptons en société, est parfois condamnable. Les enfants ne reproduisent le plus souvent que ce que nous leur enseignons par notre propre conduite.

Annie Saumont n'est plus, mais chaque fois que je relis un de ses textes, je la revois prendre position devant son lutrin. La revoilà, quel bonheur !